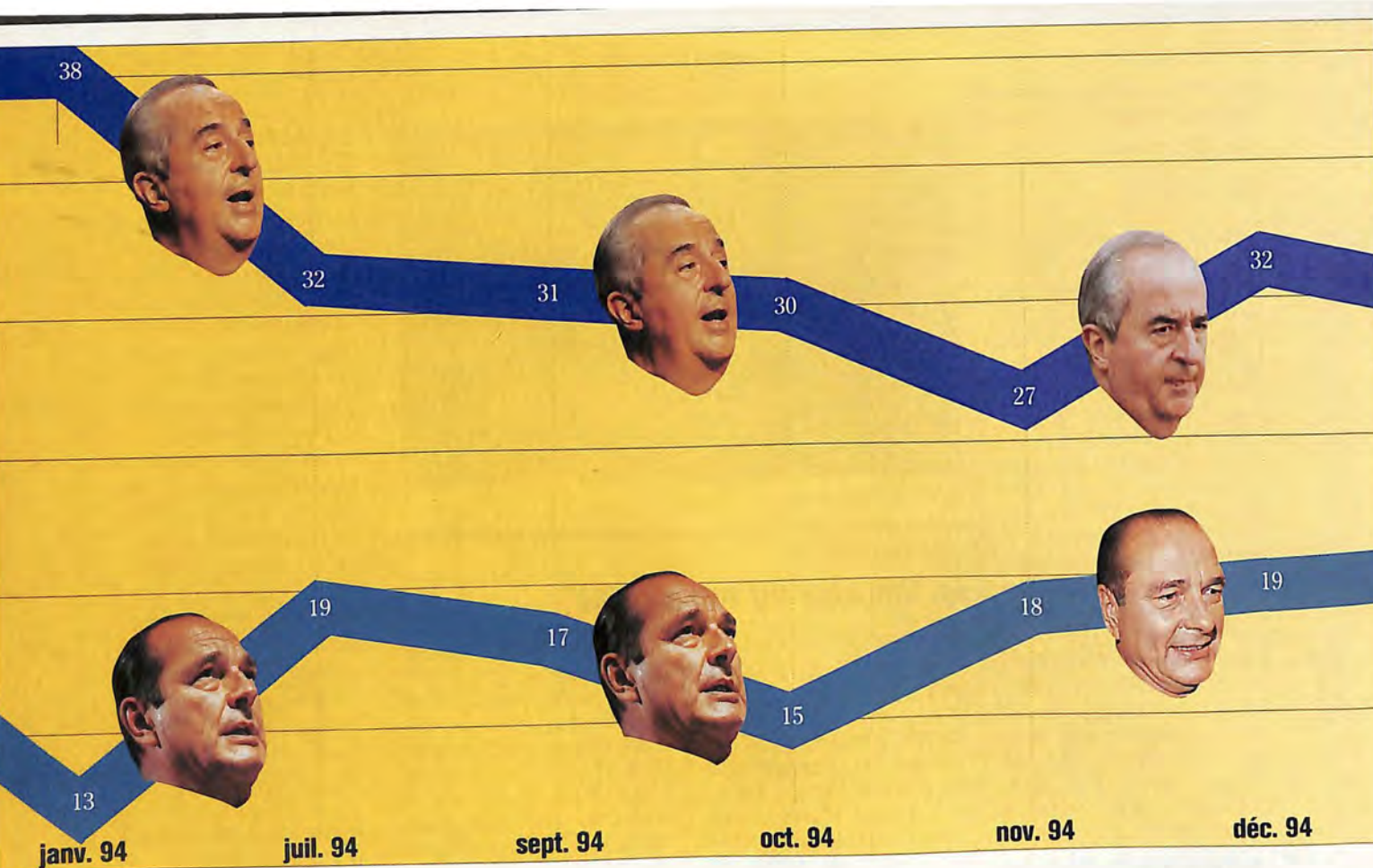




Sondage Chirac

Un patient labourage du pays le propulse en tête des sondages. Embellie passagère ou vague de fond durable ? Dans ce jeu de rôles inversés, Chirac comme Balladur se trouvent désormais devant un exercice périlleux.

PAR DENIS JEAMBAR

« Sur cette terre, tout est éphémère, disait Bismarck. En politique, il y a des moments qui ne reviennent pas. » Le moment Balladur qui vit, par sondages interposés, une harmonie exceptionnelle entre un chef de gouvernement et l'opinion est-il définitivement envolé ? Ou le Premier ministre peut-il saisir encore un pan du manteau de l'Histoire et s'y attacher un bout de chemin pour reprendre l'avantage sur Chirac, lui-même condamné, il y a quelques semaines à peine, aux oubliettes électorales ?

Tout peut très vite changer de face dans une campagne électorale. Cette présidentielle 1995, comme les précédentes, en est l'illustration. Le succès n'y est qu'un état passager, « une espèce de jeu », comme disait le théoricien politique Baltasar Gracian, qui roule sur la

vicissitude des gains et des pertes », où le plus habile est celui qui recule le plus longtemps possible l'inexorable heure de l'adversité. Jacques Chirac, qui, pour la première fois, déboule en tête des sondages d'intentions de vote et creuse même brusquement un écart important sur tous ses rivaux avec 27 % des suffrages contre 20 % à Edouard Balladur et Lionel Jospin, est désormais confronté à cette situation que son « ami de trente ans » n'a pas su résoudre. Précipité du haut de la roue de la fortune après avoir cru déjà acquise une nouvelle gloire, Edouard Balladur doit démontrer, en revanche, que l'heure de l'adversité ne compromet pas définitivement ses mérites et ses espoirs d'hier.

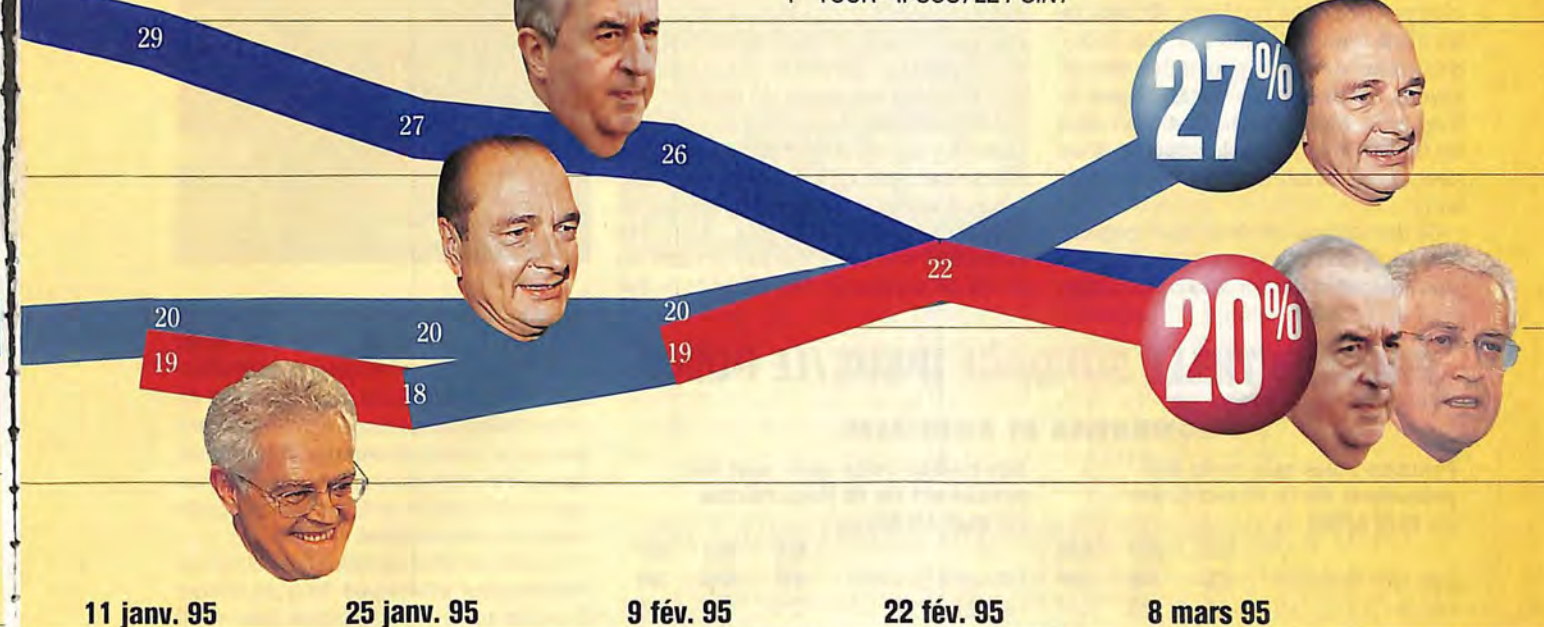
Rude entreprise pour le Premier ministre et exercice délicat pour le maire de Paris, l'un et l'autre se trouvant maintenant dans la situation inverse de celle qu'ils connaissaient il y a à peine six se-

maines ! En moins de deux mois, en effet, les Français ont interverti les rôles. L'ont-ils fait de manière définitive, ou bien s'amusent-ils à tester les deux favoris de cette présidentielle dans des situations différentes ? La réponse sera évidemment dans les urnes le 23 avril à 20 heures, au soir du premier tour, mais l'avantage que vient de prendre Chirac repose sur des fondements suffisamment solides pour lui permettre d'espérer le maintenir jusqu'au bout.

Certes, en 1988, Chirac connut au mois de mars, à quatre semaines du scrutin, une embellie comparable et son score dans les sondages, qui monta jusqu'à 24,5 % d'intentions de vote, finit par retomber comme un soufflé au-dessous de la barre des 20 %. La même mésaventure pourrait donc lui arriver, mais les circonstances sont aujourd'hui très différentes. Dans son précédent assaut pour conquérir l'Élysée, le maire

EN COUVERTURE

L'ÉVOLUTION
DU RAPPORT BALLADUR / CHIRAC
DEPUIS JANVIER 1994
- ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE -
1^{er} TOUR - IPSOS / LE POINT



déboule en tête

de Paris ne fut jamais, en vérité, près de l'emporter. Lorsqu'en mars 1988 il distança Raymond Barre dans les sondages, la donne électorale n'était même pas définitivement distribuée, puisque François Mitterrand n'avait pas encore déclaré officiellement sa candidature. Dès l'entrée en campagne du président sortant, grandissime favori, Jacques Chirac marqua le pas.

Cette menace ne pèse plus, évidemment, sur lui. Après le renoncement, le 6 mars, de Raymond Barre et, le 7 mars, de Valéry Giscard d'Estaing, il ne flotte plus la moindre incertitude sur les forces en présence dans cette bataille élyséenne. Jacques Chirac réussit donc sa percée au moment précis où le jeu se clarifie. Les Français ont désormais toutes les cartes en main et peuvent les abattre sans qu'elles soient remises en question par une candidature nouvelle.

Certes, des accidents de campagne peuvent encore se produire, mais, en dehors des affaires, toujours imprévisibles, les menaces politiques sont de moins en moins grandes pour le camp Chirac. L'ancien Premier ministre a franchi en effet la plupart des obstacles qui

se dressent sur le parcours d'un présidentiable : la déclaration de candidature, l'entrée en campagne des adversaires, les mouvements de ralliement, la présentation du programme, les épreuves télévisuelles. A l'exception des questions européennes, tout le décor chiraquien est en place et tient debout au terme d'un long et patient travail.

Contrairement à une image reçue, Jacques Chirac n'a pas mis en œuvre la stratégie du lièvre, mais bien celle de la tortue. Il s'installe en tête des sondages quatre mois après sa déclaration officielle de candidature et après deux années passées à ratisser discrètement mais opiniâtrement le paysage politique français. Fini, le Chirac-Barnum qui faisait campagne sous chapiteau et en grand équipage avec la complicité de Charles Pasqua en Monsieur Loyal et homme à tout faire ! A la manière de Bill Clinton en 1992, le maire de Paris a

silloné le pays et mené un travail de proximité que ses adversaires ont sous-estimé. Cette campagne de préaux, d'étables et de bistros tranchait sur celle tout aussi méthodique mais beaucoup plus solennelle d'Edouard Balladur visitant les provinces dans l'apparat de ses fonctions. Tandis que passait le char de l'Etat, Chirac traînait partout ses guêtres. Il y a construit, et gagné, millimètre par millimètre, dixième de point par dixième de point dans les sondages, une image nouvelle. Longtemps floue, elle se précise et devient de plus en plus nette.

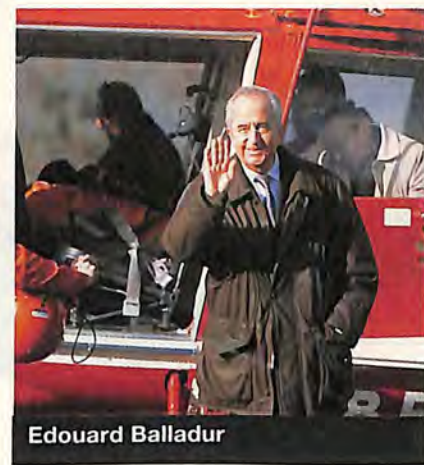
A-t-il réellement changé ? Sur le fond, nul ne peut vraiment le dire, mais la représentation que les Français se font de lui a incontestablement évolué au terme de ces deux années qu'il a délibérément passées, et contre l'avis de tous ses conseillers, loin des allées du pouvoir gouvernemental.

Chirac a mené un travail de proximité que ses adversaires ont sous-estimé. Il y a gagné, dixième de point par dixième de point, une image nouvelle.

Ce patient labourage, concrétisé par l'emblème du pommier – seule image, finalement, publicitaire de cette première campagne élyséenne sans publicité – lui a permis, en outre, de substituer au clivage habituel droite-gauche un nouveau clivage peuple-élite. Ses charges répétées contre la technocratie sont venues renforcer son image d'homme de terrain proche des citoyens. Deux années n'étaient pas de trop pour opérer cette mutation chez un Chirac qui, depuis le milieu des années 60, vit en fait dans les palais nationaux.

Ce décrochage de deux ans – que Chirac, seul, a voulu – est sans doute la plus étonnante des intuitions politiques.

Le pari était à très haut risque, et, d'ailleurs, le vent du boulet est passé près, tant les fruits de cette stratégie ont tardé à venir. Mais en ne perdant pas son sang-froid dans cette longue attente du retour en grâce, en dominant toujours une impatience dont on lui faisait jusqu'alors grief, Chirac a aussi marqué des points. Sa certitude tranquille de l'emporter, même si elle a pu relever, dans les moments de doute, de la méthode Coué, a ajouté à sa domination physique habituelle – cette immense carcasse énergétique et increvable – une domination psychologique qu'on ne lui reconnaissait pas, tant les conseillers avaient jusque-là paru lui servir de nécessaire béquille. On ne fait



Edouard Balladur

pas sa « traversée du désert » quand on contrôle la mairie de Paris et le RPR, mais Chirac a montré que sa relative solitude ne le détruisait pas. Or cette dimension manquait jusqu'à présent cruellement à son personnage. Il lui fallait l'acquiescer pour convaincre des Français persuadés que le pouvoir présidentiel s'exerce solitairement.

Certes, les Français sont trop avisés et lucides pour croire que Jacques Chirac tiendra tous les engagements qu'il prend, mais l'enquête Ipsos-Le Point montre qu'en présidentialité il domine désormais très largement Edouard Balladur. Les électeurs l'imaginent plus proche d'eux, porteur de meilleures réformes, plus apte à s'adapter à l'évolution du pays, meilleur rassembleur et mieux entouré. Il est vrai que Chirac dispose avec Alain Juppé, Alain Madelin et Philippe Séguin du tiercé gagnant des entourages. Cet assemblage qui paraissait hétéroclite, voire explosif, est devenu une formidable machine de campagne avec un Séguin qui pilonne l'adversaire balladurien avec un savoir-faire oratoire inégalé, un Juppé qui finit le travail à l'arme blanche, un Madelin contrôlé en intello libéral qui s'adresse à la France active et bientôt les UDF Charles Millon et Hervé de Charette, qui apportent leur caution giscardienne, modérée et européenne à l'ensemble. Chirac, avec ces hommes, avait entre les mains le chaud et le froid. Trouver une harmonie entre eux était une gageure, un pari qu'il a su, jusque-là, relever avec cette méthode pâtissière qui est le secret des profiteroles : chocolat chaud sur glace !

La suite n'est évidemment pas écrite : le chocolat peut durcir, la glace, fondre trop vite, et le plat chiraquien, devenir immangeable. A six semaines du scrutin, cependant, Chirac, s'il reste le modérateur de cette campagne et avance sans agresser lui-même ses adversaires, voit l'horizon se dégager de plus en plus. Le souhait qu'il l'emporte progresse et le pronostic lui devient favorable au meilleur moment : il peut en attendre un réflexe légitimiste de l'électorat de



Jacques Chirac

droite volant plus largement au secours de la victoire.

Si ce mouvement se produit dans les prochaines semaines, Jacques Chirac confortera sa position de leader au détriment d'Edouard Balladur, qui paie chèrement plusieurs erreurs. Erreur d'analyse d'abord sur la solidité de son crédit dans l'opinion : les compteurs étaient beaucoup plus équilibrés qu'il ne l'imaginait. La preuve en avait été donnée à l'automne par la percée fulgurante de Jacques Delors, mais aussi par le score accordé à Jack Lang dans les jours qui suivirent le renoncement du président de la Commission de Bruxelles. Ces deux clignotants ont été ignorés, ou trop vite oubliés. Et des erreurs de stratégie ont suivi : en sous-estimant Jacques Chirac et en se focalisant sur un affrontement droite-gauche, Edouard Balladur s'est lancé dans une campagne de second tour à contretemps. Il n'a pas su ensuite gérer son double personnage de candidat et de Premier ministre ou de quasi-président. Enfin, il a perdu la double immunité qui faisait sa popularité.

Balladur avait bâti son statut sur l'éloignement des partis politiques et sur la probité. Les ralliements organisés des partis, grande parade politicienne avant sa déclaration de candidature officielle, le 18 janvier, ont pulvérisé son immunité partisane. L'enchaînement des affaires, jusqu'au dossier de ses revenus chez GSI avant 1993, lui a fait perdre également son immunité morale. La tempête monétaire, qui bouscule le franc depuis quelques jours, met maintenant à mal sa compétence économique, jusqu'alors préservée. Son entourage, enfin, en durcissant terriblement la campagne, l'a placé en porte à faux : les mots de Nicolas Sarkozy, Charles Pasqua, Patrick Devedjian, François Léotard sont si hauts et si forts que le camp balladurien apparaît de plus en plus comme celui de la fracture politique.

Ces fautes de tempo, de stratégie, de contenu et d'entourage éclairent les difficultés d'Edouard Balladur, contraint désormais de se battre non seulement



Lionel Jospin

pour revenir sur Jacques Chirac, mais aussi pour devancer Lionel Jospin, qui, après une entrée en campagne réussie, plafonne, à la recherche d'un deuxième souffle que son programme nuancé ne lui a peut-être pas apporté. Le risque

qui menace maintenant Edouard Balladur est donc cette fameuse chabanisation inspirée de la présidentielle de 1974, quand, dans une campagne éclair, Valéry Giscard d'Estaing refit son énorme retard sur Jacques Chaban-Delmas, pour finalement le devancer très nettement.

En janvier dernier, Edouard Balladur imaginait que ce sort-là était réservé à Jacques Chirac. En moins de deux mois, la menace a changé de camp, et le combat a changé d'âme. Le vent peut-il encore tourner en six semaines ? Rien n'est exclu dans une France où le citoyen papillonne et devient amateur de surprises électorales. Ses commencements électoraux glorieux ont aveuglé Edouard Balladur. La bonne fortune qui élève maintenant Jacques Chirac ne sera durable que s'il sait en user jusqu'au bout avec cette apparente modération qu'il a réussi à mettre en scène au cours de ces derniers mois. ■

PRÉSIDENTIELLE SONDAGE IPSOS/LE POINT

PRONOSTICS ET SOUHAITS

Pensez-vous que sera élu président de la République en mai 1995...

	Oui	Non	NSP
Edouard Balladur	23	48	29
rappel 22/2/95	48	28	24
Jacques Chirac	44	33	23
rappel 22/2/95	18	65	17
Lionel Jospin	14	71	15
rappel 22/2/95	15	72	13

Souhaitez-vous que soit élu président de la République en mai 1995...

	Oui	Non	NSP
Edouard Balladur	25	55	20
rappel 22/2/95	28	54	18
Jacques Chirac	29	53	18
rappel 22/2/95	25	62	13
Lionel Jospin	24	63	13
rappel 22/2/95	22	65	13

PREMIER TOUR

	8/3/95	22/2/95		8/3/95	22/2/95
Arlette Laguiller	3	3	Brice Lalonde	1	2
Robert Hue	8	6	Edouard Balladur	20	22
Lionel Jospin	20	22	Jacques Chirac	27	22
Jean-François Hory	1		Philippe de Villiers	8	10
Antoine Waechter	1	2	Jean-Marie Le Pen	9	9
Dominique Voynet	2	2	Ne se prononcent pas	20	19

S'agissant de votre vote au premier tour de l'élection présidentielle :

	Électeurs de ...					
	Ensemble	Jospin	Balladur	Chirac	Villiers	Le Pen
Choix déjà fait	53	67	60	64	39	56
Choix pas encore fait	47	33	40	36	61	44

SECOND TOUR

Hypothèse Balladur/Jospin	8/3/95	22/2/95
Edouard Balladur	53	53
Lionel Jospin	47	47
Ne se prononcent pas	17	14
Hypothèse Balladur/Chirac	8/3/95	22/2/95
Edouard Balladur	45	55
Jacques Chirac	55	45
Ne se prononcent pas	32	28
Hypothèse Chirac/Jospin	8/3/95	22/2/95
Jacques Chirac	56	53
Lionel Jospin	44	47
Ne se prononcent pas	15	16

PRÉSIDENTIELLE SONDAGE IPSOS/LE POINT

1 007 personnes, constituant un échantillon national représentatif de la population française âgée de 18 ans ou plus inscrite sur les listes électorales, ont été interrogées les 7 et 8 mars 1995 selon la méthode des quotas.

Depuis quelques semaines, avez-vous changé en bien, changé en mal ou pas changé du tout l'opinion que vous avez de...

	Edouard Balladur	Jacques Chirac	Lionel Jospin
a changé en bien	2	19	15
a changé en mal	19	6	7
n'a pas changé du tout	75	71	70
NSP	4	4	8

Qui, d'Edouard Balladur ou de Jacques Chirac, vous paraît meilleur pour...

	Edouard Balladur	Jacques Chirac	NSP
la protection des chômeurs	23	34	43
la création d'emplois	27	34	39
la formation des jeunes	24	39	37
la réforme de l'Education nationale	24	31	45
la sécurité dans les banlieues	26	37	37
la lutte contre l'immigration clandestine	29	30	41
la maîtrise des dépenses de santé	33	25	42
l'amélioration du pouvoir d'achat des salariés	23	35	42
l'indépendance de la justice	30	30	40
la diminution de la pression fiscale	23	32	45
la moralisation de la vie politique	29	26	45
l'efficacité de la police	36	29	35
l'équilibre des comptes de la Sécurité sociale	30	25	45

Qui, d'Edouard Balladur ou de Jacques Chirac :

	Edouard Balladur	Jacques Chirac	NSP
respectera le plus ses engagements	34	28	38
propose les meilleures réformes	21	36	43
saura le mieux s'adapter à l'évolution du pays	25	44	31
a le meilleur projet pour la France	23	35	42
et les Français	32	36	32
est le mieux entouré			
est le plus proche des préoccupations des gens comme vous	22	34	44
est le meilleur rassembleur	25	48	27

EN COUVERTURE

PAR CATHERINE PÉGARD

Lorsqu'on demande à Jacques Chirac ce qu'il retient de tous ces mois marqués de creux, de blessures, de désertions, de déceptions avant d'arriver à ce moment où peut-être son destin bascule vers l'Elysée, il répond, à la manière de Louis XVI le 14 juillet 1789: « Rien. » Comme si, à peine revenu de l'enfer d'une défaite annoncée, il ne

voulait pas dévier de la ligne qu'il s'est fixée à l'automne 1993, au moment, dit-il, où il a pris conscience qu'Edouard Balladur était gagné par la tentation élyséenne.

« Je suis le 8 mai 1995 au matin... » Que de fois l'a-t-il répétée, cette phrase-là, avec un inébranlable aplomb, en adepte de la méthode Coué. Selon les moments, ses visiteurs repartaient atterrés ou rigolards. Mais

rarement convaincus. Il fallait le fatalisme de son conseiller, fidèle de tous les instants, Maurice Ulrich, pour dire dans les prémices de la guerre, en septembre 1993, à La Rochelle, où Chirac et Balladur jouèrent faux « leur amitié de trente ans »: « Tout ceci est inévitable et dérisoire. » Il fallait toute la constance d'un Jacques Toubon pour affirmer, alors que le sol chiraquien se déroba sous le poids du rayonne-

ment balladurien au moment des accords du GATT: « Chirac ne subit pas l'attraction terrestre. Il est sur orbite présidentielle. »

Après la dispute sur la reprise des essais nucléaires, le 22 février 1994, au cours d'un déjeuner des dirigeants de la majorité où la situation s'envenime vraiment, le maire de Paris affirme encore: « Je suis ma route. Le reste ne m'intéresse pas. » La placidité est évidemment de façade. Dans le

même temps, Chirac cherche à conjurer par tous les moyens les défections qui se multiplient. Le printemps, marqué par les élections cantonales et européennes, et quelques autres avertissements pour le Premier ministre ne remettent pas pour autant Chirac dans le jeu.

Sans qu'on y prenne garde, c'est dans ces premiers mois de 1994 que Chirac décide de livrer un combat à mort. C'est pour lui, tout sim-

plement, une question de survie. Dans la dérision, « Les Guignols de l'info » éclairent cette vérité-là de Chirac: il prend des coups, mais il serre les dents. Il prend surtout petit à petit conscience qu'il doit provoquer un mouvement, sous peine d'être englouti dans la ouate balladurienne. Peu s'en rendent compte. Alain Madelin, peut-être, avec qui il dîne chez un très proche ami, chef d'entreprise, en février. Un dîner vivifiant. Tous les trois se retrouvent dans l'antiballadurisme qui a gagné le ministre des Entreprises au moment de la crise monétaire d'août 1993, où il a estimé que le Premier ministre tenait plusieurs langages et aucun compte des conseils qu'il sollicitait. De ce jour, Madelin et Chirac se croiseront régulièrement, et de plus en plus souvent. Adoubé en Corrèze le dernier week-end de novembre, Madelin s'intègre au club chiraquien. « Il m'a rejoint lorsque j'étais au plus bas », note Chirac. Dans l'hiver 1994, Madelin l'avait prévenu en substance: « Je suis prêt à vous aider, mais je sais

Chronique d'un rétablissement

Changement de décor

Jacques Chirac est passé par des hauts et des bas, a connu les blessures, les désertions, les déceptions. Mais, depuis janvier 1994, il se bat avec opiniâtreté. Récit.

Sans qu'on y prenne garde, au début de l'an dernier, Chirac décide de livrer un combat à mort. C'est pour lui, tout simplement, une question de survie.

que vous n'avez aucune chance. »

A cette époque, Chirac fait de la rééducation. Avec une application que beaucoup jugent primaire, il réapprend à travailler, à réfléchir. Comme si les milliers de fiches, de notes, de résumés de lecture qu'il a ingurgités depuis trente ans n'avaient servi à rien. Il relit, redigère... comme imperméable au doute, en apparence en tout cas. D'abord parce que, chez les Chirac, on ne parle pas de ses états d'âme: Claude Chirac jure aujourd'hui que depuis 1989, date à laquelle elle a décidé d'abandonner l'agence de publicité RSCG parce qu'elle ne se voyait pas « vendre des yaourts », elle n'a jamais eu le sentiment que son père « jetterait l'éponge », mais qu'ils n'en ont jamais discuté. L'histoire est peut-être reconstruite a posteriori, mais elle est séduisante.

Le doute sur lui-même, Chirac l'a connu en 1988, après sa large et cruelle défaite à l'élection présidentielle. Dès lors qu'il était reparti — mécaniquement pendant de longs mois — pour un septennat de conquête, ►

Philippe Séguin, Jacques Chirac, Alain Juppé et Alain Madelin à la porte de Versailles, en janvier

pouvait-il un jour renoncer ? « Notre peuple a autre chose à faire que s'attarder. Moi aussi », écrivait Mitterrand au lendemain de sa défaite de 1974. Chirac ne s'est pas attardé. Dès 1989, il reprend ses voyages en province, deux fois par mois, trois ou quatre jours par semaine pendant les législatives... Des dizaines d'hôpitaux, d'abattoirs, de PME, des milliers de kilomètres dans tous les départements, pour poser, de façon empirique, le diagnostic qu'il porte désormais sur la France.

L'histoire dévoilera peut-être le vrai ressort d'un pari fou. En 1993, par-delà la peur qu'il avait d'affronter Mitterrand et d'être déchiqueté dans une seconde cohabitation, avait-il la certitude que Balladur ne serait jamais président, comme il l'affirme aujourd'hui, ou la volonté que le mieux placé des deux soit le candidat du RPR, comme le laissent entendre les balladuriens ?

Chirac s'est retrouvé dans un désert dont il a choisi la forme : à la manière de François Mitterrand, qui, dans les années 80, courait les « Fêtes de la rose » du PS, il est allé voir les Français quand les Français ne s'intéressaient pas à lui. Un désert dépeuplé. Ceux qui étaient là reconnaissent qu'il fallait que son énergie soit communicative pour

Chirac s'est retrouvé dans un désert dont il a choisi la forme : il est allé voir les Français quand les Français ne s'intéressaient pas à lui. Un désert dépeuplé.

qu'ils y restent. Claude Chirac, forte d'une autorité sans partage, acceptée pour sa modestie et pièce maîtresse des retrouvailles de Chirac avec lui-même parce que sans arrière-pensées, elle lui a apporté, minute après minute, la détente psychologique, notamment dans ses rapports compliqués avec les médias. Jean-Pierre Denis, maître d'œuvre du projet ; François Baroin, qui s'est imposé comme porte-parole malgré les quolibets des comparaisons avec Nicolas Sarkozy ; Bernard Pons, qui, avec un activisme parfois brutal, a évité la débandade des députés ; Patrick Stefanini, qui a gardé le RPR en ordre de marche ; Jean-Louis Debré, fantassin des mauvais jours, ou encore Dominique de Villepin, directeur de cabinet d'Alain Juppé, qui, au jour le jour, a mis sa passion et son imagination à inventer une tactique en utilisant les failles de l'adversaire. Quelques autres encore...

Mais la détermination d'une brigade légère ne suffit pas. Pas plus que la publication en juin dernier du petit livre bleu de Chirac « Réflexions I » qui, pour être un succès de librairie, ne lève pas le scepticisme du microcosme. Coincé entre l'approbation inévitable de la politique gouvernementale et l'amplification naturelle de ses critiques contre Edouard Balladur, Jacques Chirac n'a pas retrouvé son identité politique. « Dire qu'il est mal est une litote », confie un de ses supporters. C'est à peu près à ce moment-là que Philippe Séguin et Alain Juppé, qui se considèrent l'un et l'autre comme les meilleurs de leur génération, décident de mettre sous le boisseau une rivalité qui a pris des dimensions épidermiques.

La rencontre du camp du Drap d'or se passe au Quai d'Orsay le 21 juin. Miracle ! Le ministre des Affaires étrangères et le président de l'Assemblée ►

Interview Charles Millon président du groupe UDF à l'Assemblée nationale

« Pourquoi je soutiens Chirac »

LE POINT : Vous avez choisi de soutenir Jacques Chirac pour quatre raisons : sa volonté de réforme ; sa capacité de rassemblement et de mobilisation ; les assurances qu'il offre à l'UDF sur l'impartialité de l'Etat, la décentralisation et l'Europe ; enfin, sa reconnaissance de l'UDF comme partenaire à part égale. En quoi Jacques Chirac vous offre-t-il plus de garanties qu'Edouard Balladur ?

Charles Millon : Reprenons les choses point par point. La volonté de réforme, d'abord : elle est déterminée par l'analyse qui est faite de la situation. La mienne est similaire de celle de Jacques Chirac. A mes yeux, la France est confrontée à trois crises qui se cumulent : crise des institutions, crise de la cohésion nationale, crise de doute. Jacques Chirac fait comme moi ce constat. Edouard Balladur ne partage pas ce diagnostic. Il refuse de constater la « fracture » sociale alors qu'il y a une double rupture contre les élites repliées sur elles-mêmes, le corps central et les exclus. Sans cette analyse sur la balkanisation de la société française, on ne peut prendre conscience de l'urgence des réformes.

LE POINT : Jusqu'à présent, la capacité de rassemblement a plutôt été attribuée à Edouard Balladur ?

C. Millon : On confond trop souvent rassemblement et consensus. Edouard

Balladur est consensuel : il recherche le plus petit dénominateur commun, puis il fixe l'objectif. Moi, je crois qu'il faut d'abord fixer l'objectif et rassembler ensuite. C'est une attitude volontaire et non autoritaire qui redonne la primauté au politique. Je me retrouve d'ailleurs très bien sur ce terrain avec Philippe Séguin.

LE POINT : Raymond Barre, en 1988, avait mis en cause Jacques Chirac sur l'impartialité de l'Etat. Pourquoi lui faites-vous crédit aujourd'hui ?

C. Millon : Jacques Chirac affirme d'abord qu'il faut une nouvelle pratique institutionnelle. Il est favorable, ensuite, au renforcement des pouvoirs du Parlement. Il propose, enfin, la séparation des pouvoirs et un respect scrupuleux de l'indépendance de la justice. Je pense également qu'il en a fini avec le clanisme qu'on lui reprochait il y a quelques années. D'ailleurs, dans son entourage, Philippe Séguin et Alain Juppé, qui sont de ma génération, ont un grand sens de l'intérêt général.

LE POINT : Autre pomme de discorde jusque-là entre vous et le RPR : l'Europe.

C. Millon : Je vous rappelle que Jacques Chirac a dit oui à Maastricht contre ses propres troupes. Je lui ai demandé en particulier de mettre en place avant l'an 2000 la monnaie unique et



Charles Millon

de préparer la rénovation des institutions européennes. Il m'a répondu positivement et m'a donné toute assurance.

LE POINT : La reconnaissance du partenaire UDF avait déjà été largement accordée par Edouard Balladur dans son gouvernement. Qu'est-ce que Jacques Chirac vous offre en plus ?

C. Millon : Alors que Edouard Balladur envisage de favoriser une vaste confédération majoritaire, Jacques Chirac reconnaît solennellement l'identité et la spécificité de l'UDF.

LE POINT : Votre prise de position a déclenché de violentes réactions, notamment celle de François Léotard, qui parle de « girouette » et de « descente aux enfers ».

C. Millon : Comme le dit Valéry Giscard d'Estaing, il est très regrettable qu'il n'y ait pas dans cette élection de candidat UDF. Pour la première fois, cette grande famille n'a pas de représentant dans la présidentielle. A qui la faute ? Je n'accepte aucune leçon de ceux qui ont tout mis en œuvre pour que cette famille politique soit absente. Je n'accepte aucune leçon de ceux qui ont imposé le choix entre deux candidats RPR. Je n'accepte aucune leçon de ceux qui ont soutenu un candidat avant même d'en connaître le programme. Je n'accepte aucune leçon de ceux qui se sont engagés sans que les instances UDF aient délibéré. Si je m'étais déterminé, comme d'autres, en fonction des sondages, j'aurais choisi, comme eux, Edouard Balladur il y a six mois. Je ne suis pas de ceux qui veulent le pouvoir pour le pouvoir. Je défends des convictions. ■

(PROPOS RECUEILLIS
PAR DENIS JEAMBAR)

Denis Tillinac : le «fana-Chirac»

Comme Chirac, il porte un nom en «ac» qui fleurit bon la Corrèze. Et comme lui, il affectionne un style de hussard. Entre l'écrivain Denis Tillinac et Jacques Chirac, le coup de foudre était fatal. Il s'est produit dès la fin des années 60, sous le préau d'une école corrézienne. Venu écouter le jeune député gaulliste du coin, Tillinac, étudiant anar au physique de rugbyman, est tombé sous le charme de ce «cow-boy dégingandé et chaleureux», qui, au milieu des papy en bérêt, battait la campagne avec un charisme digne «d'Elvis Presley à Las Vegas».

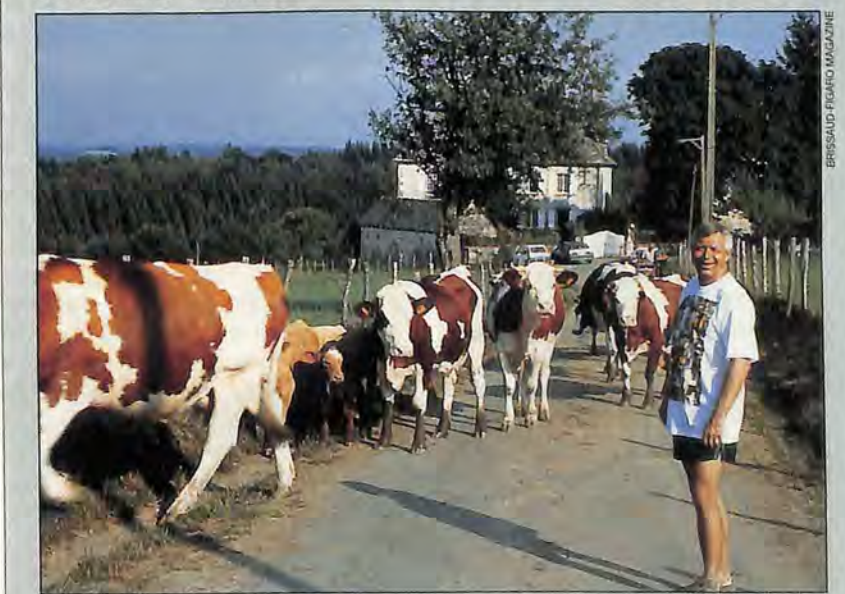
Devenu romancier et éditeur à Paris, Tillinac est resté, à 47 ans, un «fana-Chirac», comme d'autres sont «fana-mili». Mais il a attendu ces derniers temps pour s'engager au côté de son idole. En se donnant une mission réputée impossible : briser la glace entre le maire de Paris et les intellectuels. «Les intellos, rappelle-t-il, prenaient Chirac pour un butor inculte, et il faisait tout ce qu'il fallait pour ça, en déclarant sa passion pour les romans policiers et la musique militaire. Inversement, pour lui, un intello c'était forcément une espèce de trotskiste à cheveux verts.» Aussi, depuis deux ans, Tillinac a-t-il organisé pour son candidat quelques dîners discrets dans des restaurants – corréziens, bien sûr – de Paris, avec le gratin de la rive gauche. Les intellos ont découvert Chirac, et Chirac a perdu ses préjugés. «Rony Brauman l'a marqué parce qu'il lui parlait concret. Emmanuel Todd l'a beaucoup impressionné, et il s'est senti proche de Régis Debray, qui se dit aujourd'hui gaulliste de gauche.»

Mais Denis Tillinac ne se contente pas de jouer les messieurs bons-of-fices. Assidu à l'Hôtel de Ville, il conseille aussi Chirac, l'alimentant en «idées, thèmes, slogans». Infatigable, il publie ces jours-ci une «Lettre ouverte à Jacques Chirac pour le sauver de ses amis» (Albin Michel). Fort joliment tourné, ce cri d'amour à Chi-Chi laisse percer l'émotion de l'écrivain devant le Chirac solitaire d'il y a deux mois, au moment où «on pouvait jouer au foot dans les couloirs déserts de l'Hôtel de Ville», et où son agenda ressemblait à celui caricaturé par «Les Guignols».

Bien sûr, cette talentueuse hagiographie n'évite pas quelques clichés sur le grand homme très sympa et profondément humain. «On vous a vu quitter la salle d'un conseil important, écrit Tillinac à Jacques, pour prendre des nouvelles du fils accidenté d'une de vos dactylos. On vous croit affecté par un mauvais sondage ? Du tout : vous venez d'apprendre qu'une obscure collaboratrice est atteinte d'un mal grave et ça vous chagrine.» Humanisé et endurci par les épreuves, Chirac serait ni plus ni moins, selon Tillinac, un nouveau de Gaulle, seul capable de «sauver la France» de la révolution qui pointe.

A propos de De Gaulle, Tillinac n'ambitionnerait-il pas, en cas de victoire, d'être le Malraux du «Corrézien granitique», en acceptant par exemple le ministère de la Culture ? De sa belle voix chaude, l'écrivain s'en tire par une boutade : «Dans les institutions modernes, il n'y a qu'un seul poste qui vaille la peine, celui de président. Et celui-là, je le laisse à Chirac.» ■ FRANÇOIS DUFAY

Denis Tillinac en Corrèze



BRISAUD-FIGUARO MAGAZINE

ationale, pour la première fois, se parlent. Et plutôt franchement. Qu'importe les arrière-pensées ! On estime alors, c'est vrai, qu'Alain Juppé, qui prend de plus en plus d'autonomie dans un ministère qu'il domine et qui s'affranchit de sa tutelle parisienne en envisageant de devenir le nouveau duc de Bordeaux, par souci de l'unité du RPR, si Chirac s'écroule, entraînera les gaullistes chez Balladur. Philippe Séguin, en cas d'effondrement de Chirac, serait prêt, lui, à incarner les idées gaullistes face au Premier ministre. De quoi faire une bonne alliance... Mais, ce jour-là, Séguin et Juppé s'accordent d'abord pour conseiller à Chirac une sortie par le haut. Leur diagnostic est le même : il y a urgence. « *Balladur joue magnifiquement*, confie Séguin, qui ajoute, acerbe : *le problème c'est qu'il fera pendant sept ans ce qui lui a réussi jusque-là. C'est-à-dire : rien.* » Juppé et Séguin sont prêts à s'engager ensemble derrière Jacques Chirac, mais à condition que cela serve à quelque chose. Chacun le lui dira. A sa manière.

Il faudra attendre la rentrée. Chirac a pris de longues vacances, ce qui n'est pas sans agacer ces nouveaux compères, unis au fond par une même détestation sociologique et politique de Balladur. Le grand rendez-vous a lieu à Bordeaux, le 4 septembre, pour les universités d'été du RPR. Juppé et

Séguin créent la surprise en parlant à l'unisson. Chirac, pour la première fois, refait de la politique. Il accepte de « banaliser » Balladur, en le citant au rang des « *personnalités fortes et capables du RPR* », au milieu de Séguin, Juppé, Pasqua... Il n'assistera plus au déjeuner des dirigeants de la majorité, chaque mardi, à Matignon. Lui qui depuis 1983 a tellement guetté le regard de Balladur veut désormais l'affronter. Il confiera plus tard qu'il ne sup-

Lui qui a tellement guetté le regard de Balladur ne supporte plus que celui du Premier ministre se dérobe. Chirac a ouvert le feu. Il ne s'arrêtera plus.

porte pas que celui du Premier ministre se dérobe. Chirac a ouvert le feu. Il ne s'arrêtera plus.

A Colmar, à l'occasion des Journées parlementaires du RPR, le 22 septembre, il s'agit de défendre la « citadelle ». Si Juppé lui a redonné de l'oxygène à Bordeaux, Chirac doit stopper l'hémorragie des députés RPR réunis

en Alsace. Le maire de Paris sort l'artillerie lourde : il leur promet avec Balladur une « *recomposition politique au lendemain d'une dissolution de l'Assemblée nationale* ». Edouard Balladur refait son discours dans la nuit, pour répondre, avec ironie, au président du RPR, mais, pour la première fois, Chirac l'a entraîné sur son terrain et s'est indexé publiquement contre lui la légitimité gaulliste à défaut d'avoir crédibilisé un discours vraiment alternatif.

L'automne est morne. Malgré l'embellie d'une rencontre autour d'un buffet, le 4 octobre, avec le petit groupe d'intellectuels « républicains » du Club phares et balises, qui se réunit alors chaque premier mardi du mois dans une ancienne librairie du quartier de l'Odéon. Chirac ne redoute plus ces rencontres que longtemps il a abordées fermées comme une huître, ou disert sur un propos de circonstance. Ce soir-là, il est gâté. Emmanuel Todd, qui ne s'attend pas à une telle publicité, explique, à la demande de Jean-Claude Guillebaud, qu'il est le mieux placé pour être élu président de la République, car son impact est le plus fort dans les classes populaires. Le diagnostic de l'expert rejoint celui de l'arpenteur.

Mais Séguin craint que Chirac ne se replie sur le RPR, alors que depuis des mois il développe la même thèse : les



Jacques Chirac et Edouard Balladur à La Rochelle, en septembre 1993

raisons historiques de l'échec de Chirac, en 1981 et en 1988, alors que Mitterrand incarnait le rassemblement, n'existent plus. La gauche est momentanément morte. Chirac doit assumer la notion de « pacte républicain », qu'il avait développée, lui, au temps de ses amours avec Pasqua, quand, tous les deux, ils fondaient l'association Demain la France. Comme

d'habitude, les rapports du président de l'Assemblée avec le maire de Paris sont orageux. Le 12 novembre, Séguin casse spectaculairement l'élan de la candidature de Chirac – annoncée, comme s'il jouait son va-tout, le 4 novembre – en refusant, sans autre explication, d'assister, sur la pelouse de Reuilly, aux adieux de Chirac au mouvement qu'il a créé en 1976. Les gaul-

listes ne sont pas au mieux de leur forme. Ils ne savent plus qui ils doivent applaudir : Pasqua, non plus, n'est plus là. « *Rassembler le rassemblement* », avait dit de Gaulle en 1952 dans une réunion sinistre où le RPF se laissait séduire par Antoine Pinay. Aujourd'hui, on répète que le président du RPR voulait – seulement – rassembler ses troupes pour mieux s'en libérer. Mais, sur l'instant, les gaullistes ont le cœur sombre. Les plus anciens se préparent à revivre l'atmosphère délétère de 1974, mais la chabanisation, ils la voient du côté de... Chirac.

Imperturbable, Chirac avance. Il s'est convaincu qu'Edouard Balladur a déjà commis, par arrogance, des fautes qui, dans la campagne, seront sanctionnées. A force d'apparaître prématurément comme le président de la République – ayant peut-être, au tréfonds de son âme, cru à une élection anticipée qui lui épargnerait de faire campagne – Balladur, parie-t-il, ne parviendra pas à incarner le changement. Une gageure pour Chirac, dont même ses amis pensaient qu'il avait perdu à jamais le charme et les mystères de la nouveauté.

La renonciation de Delors, le 11 décembre, qu'il avait toujours annoncée, le rassérène. C'est un argument qui tombe pour Balladur : le danger de la gauche s'éloigne.

Patrick Stefanini : la campagne au pas de charge

Il fait vingt minutes de gymnastique tous les matins, dépose un enfant à l'école et s'installe à 8 heures au quatrième étage du 30, avenue d'Iéna, siège de l'équipe de Chirac. Patrick Stefanini fait un dur métier : il dirige une campagne, ce qui n'a rien d'une partie du même nom.

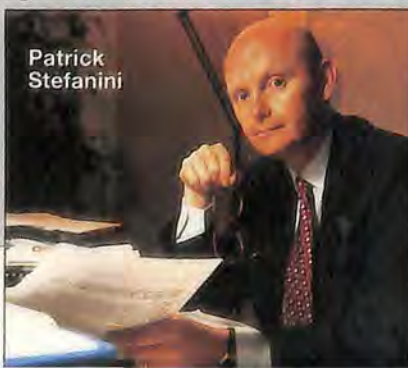
« *Il a du mal à déléguer même les tâches les plus simples*, confie l'un de ses proches, *mais il dispose d'une puissance de travail impressionnante.* » Avec ses yeux bleu de zinc incrustés au fond des orbites et sa collerette de mèches rousses brodée à l'arrière de son crâne lisse, ce Bressan de 41 ans a des airs de « Beetlejuice », fantôme loufoque du cinéma américain, plus drôle que méchant. « Stef », comme on le surnomme, a passé sa vie d'énarque à « organiser » : comment une campagne présidentielle affolerait-elle celui qui fut, trois ans durant, « chef du bureau organisation et méthodes modernes de gestion à la sous-direction de l'organisation et de l'informatique à la direction générale de l'administration au ministère de l'Intérieur » ?

Chef de cabinet de Robert Pandraud de 1986 à 1988, Stefanini entre doucement en politique. Juppé le charge des élections au sein du RPR, où son doigt et sa fermeté sont appréciés. Chirac fera donc de lui son directeur de campagne, poste purement technique en 1988, politique autant que logistique cette année. De son bureau d'un blanc éclatant, où d'innombrables moulures font comme un lierre en stuc sur les murs et le plafond, Stefanini s'occupe

en fait d'une fusée « multiétages ». Sous l'ogive Chirac, il y a l'étage politique, des ministres aux parlementaires, celui des « dir-cab », une poignée de directeurs de cabinet de ministres chiraquiens qui entourent « Stef » depuis octobre, celui des apparatchiks venus du siège du RPR, rue de Lille ; et l'étage, éclaté, de tous ceux qui organisent la campagne sur le terrain. La fusée vibre à l'unisson sous la férule du chef mécano, au vocabulaire gagné par le lexique militaire : « briefing », « pertes en ligne », « poches de faiblesse », « PC de campagne »... En janvier, c'est d'une poigne de fer qu'il fit taire ceux qui raillaient les « iénarques » de son entourage.

« *Disponibilité et patience sont les deux qualités nécessaires à tout directeur de campagne* », explique Stefanini. Ces jours-ci, il doit veiller à l'intégration des ralliés UDF – tout parlementaire RPR occupant un poste dans l'équipe de campagne composera ainsi un binôme avec un collègue UDF – éteindre tout triomphalisme prématuré et serrer les cordons de la bourse. Chirac, qui dépensa 96 millions en 1988, ne doit pas dépasser 120 millions en deux tours cette année. « *Il faut faire attention* », avoue Stefanini. Il lui faut aussi éviter les débordements antiballaduriens, mission que sait ingrate cet énarque de la promotion Michel de l'Hospital, un humaniste qui voulut réconcilier catholiques et protestants, et manqua d'être égorgé lors de la Saint-Barthélemy... ■

CHRISTOPHE BARBIER



IMMOBILIER ? PRIX DE VOTRE APPARTEMENT ?
FINANCEMENTS ?
TAPEZ PLUTÔT 3617 PATRIMONIAL,
LE MINTEL DE VOS FINANCES PERSONNELLES.
LE NOUVEAU SERVICE MINTEL DES ÉCHOS

COMPTE ?

INTÉRÊTS ?

PLAN ÉPARGNE LOGEMENT ?

SCPI ?

DURÉE ?

LOYERS ?



3617 PATRIMONIAL

LAISSEZ-LE CALCULER À VOTRE PLACE

SARKOZY EN CONFIDENCE

Dans un livre d'entretiens avec Michel Denisot (1) qui mêle, de façon plutôt originale, confidences personnelles, récit de son expérience politique et description de son ambition pour demain, Nicolas Sarkozy raconte comment, un soir de novembre 1993, il s'est expliqué avec Chirac sur son soutien à Balladur.

«Chirac a commencé par me dire : "Tu es intelligent. Tu es très intelligent. Mais tu ne dois pas mettre tous tes œufs dans le même panier."

"C'est le dernier argument à employer avec moi. Parce que si c'est une question d'œufs dans le panier, pourquoi suis-je depuis dix-huit ans avec vous ? Pourquoi ai-je échoué en 1981 avec vous ? Pourquoi, en 1988, avons-nous encore échoué ?" Telle a été ma réponse. [...] Chirac m'a dit qu'il irait quoi qu'il arrive à la bataille. Je lui ai répondu : "C'est votre droit." [...]

Il y avait de l'affection dans notre échange, comme toujours avec Chirac ; un mélange d'affection et de force. Nous n'avons jamais réabordé ce sujet. C'est plutôt sain. Que pourrions-nous ajouter ? La messe est dite. J'ai fait un choix, et je suis prêt à en assumer toutes les conséquences. Si les choses ne tournent pas bien, il est parfaitement normal que je n'aie plus demain les mêmes responsabilités qu'aujourd'hui. » ■

1. « Au bout de la passion, l'équilibre... » (Albin Michel, 245 pages, 95 francs).

guement – combien ils l'aimaient, mais pourquoi ils ne pouvaient pas ne pas soutenir Edouard Balladur.

Néanmoins, c'est justement l'entrée en campagne d'Edouard Balladur, le 18 janvier, qui décide, comme miraculeusement, de la solidité de sa propre armée. A aucun moment depuis les heures les plus rudes de 1979 il n'a perdu le cœur de ses fi-

dèles, ces 17 % d'électeurs qui, quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, sont toujours avec lui. Avec Juppé, Séguin et Madelin, il a trouvé une cohérence de bric et de broc – « Quand Juppé se laisse aller à ses appréciations fiscales, je mets une louche de solidarité », dit le président de l'Assemblée nationale – qu'il domine. Pour la première fois, on ne murmure plus qu'il écoute le

dernier qui a parlé. Ces trois-là, qui se sentent liés à lui par une même culture, mais qui ont le caractère bien ombrageux, en tout cas, le reconnaissent pour le patron. Il est moins enfoncé. Au fond, il se sent seul maître à bord d'un bateau qui revient à peine d'une longue dérive. Libéré.

« L'entrée en campagne d'Edouard Balladur le repousse dans le camp conservateur, disent les chiraquiens, et dégage le chemin pour Chirac. » Ont-ils raison ? Ont-ils tort ? Quand Pierre Mazeaud, avec qui il vit depuis trente ans une vieille complicité, vient le voir pour lui dire, le 6 février, que sa fidélité primera, comme elle avait primé contre lui en faveur de Michel Debré, en 1981, croit-il encore Chirac, qui lui dit que « tout est toujours possible » ?

C'était il y a un mois, une éternité dans une campagne présidentielle. Contre toute attente, par une sorte de retournement de l'histoire, Edouard Balladur apparaît aujourd'hui comme le faire-valoir de Jacques Chirac, alors

Contre toute attente, par une sorte de retournement de l'histoire, Balladur apparaît aujourd'hui comme le faire-valoir de Chirac, alors que ce fut longtemps l'inverse.

que ce fut longtemps l'inverse. Effet de contraste ? Effet de mode ?

C'est aussi l'opposition aveuglante de deux cultures. Edouard Balladur a adopté une stratégie orientale, toute d'enveloppement et de finesse, pour être reconnu des Français. Jacques Chirac a bâti avec eux une relation plus âpre. Dans son goût souvent moqué pour l'art primitif, il y a sans doute la recherche d'une forme d'authenticité qu'il a longtemps masquée parce qu'il savait que les Français le croyaient « inachevé », comme l'a écrit Franz-Olivier Giesbert. Dans un mélange détonant, revenu de tout et de presque tout le monde, il a pris aussi, peut-être en Asie, le détachement qui lui a permis de rester, jour après jour, engagé dans son défi.

A 62 ans, Jacques Chirac, qui n'a pas changé, mais qui n'est que la somme de sa vie, entame les six semaines les plus lourdes de son existence, tandis que, pour la première fois, les sondages envisagent sa victoire. Comme il le dit lui-même : « Une campagne présidentielle, ça ne s'improvise pas. » ■

CROQUIS

L'antichiraquien de choc de Paris

Jean-François Blet, 53 ans, professeur de science politique à Paris Dauphine, président de la Coordination et liaison des associations de quartier (CLAQ), juge pour *Le Point* la politique immobilière du maire de la capitale.

LE POINT : Quel jugement portez-vous sur le bilan social du maire de Paris ?

Jean-François BLET : Quand on entend Jacques Chirac dire qu'il va faire pour la France ce qu'il a fait pour Paris, il y a de quoi frémir ! Va-t-il organiser à l'échelle du pays la même régression du logement social, la même destruction du patrimoine, la même absence de démocratie locale ?

LE POINT : Vous noircissez le tableau...

J.-F. BLET : Non. Après dix-huit ans de règne, la politique de la mairie de Paris apparaît clairement. Dans les arrondissements périphériques, du XII^e au XX^e, c'est la destruction du « Paris villages », groupé autour de son église, à coup de ZAC, ces zones d'aménagement concerté qu'on devrait plutôt appeler « zones de déménagement obligé ». Cette procédure, véritable article 16 de la Constitution, donne les pleins pouvoirs au maire. Les habitants les moins aisés ou d'origine étrangère sont systématiquement



Jean-François Blet

ment dans les rues et que 70 000 familles sont en instance de demande de logement.

LE POINT : Mais, aujourd'hui, la mairie est consciente des problèmes. On transforme des bureaux en logements...

J.-F. BLET : Oui, mais au compte-gouttes. Au rythme auquel cela est fait, le stock de bureaux vides à Paris sera résorbé en 2040 ! ■

(PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS DUFAY)

quement rejetés vers la banlieue. Entre eux, les gens de la mairie appellent cela le « nettoyage » ! Au départ, il y a là un habitat populaire à 95 %. A l'arrivée, la ZAC terminée, il n'y a en général que 30 % de logements sociaux. Sans parler du copinage politique qui sévit pour l'attribution d'appartements...

LE POINT : Est-ce tout ce que vous reprochez à l'Hôtel de Ville ?

J.-F. BLET : Non. C'est aussi, dans le centre historique, la surproduction de bureaux. Chirac a décidé de faire de Paris une sorte de Manhattan, pour rivaliser avec Londres et Francfort. Il faut donc attirer le plus possible de sièges de multinationales. Résultat : il y aujourd'hui 2,5 millions de mètres carrés de bureaux vacants, peut-être même 3,5 millions, et on continue d'en construire alors que 25 000 SDF dor-